



La maison du chef des antisémites, M. Jules Guérin, rue Chabrol, à Paris, transformée en citadelle.

Le Baiser Repris.

La mer était sereine, avec des moutons de flots légers, blanches et voletantes comme l'aile des mouettes; les pêcheurs de Plouédic allaient partir au loin pour une pêche qui durerait de longues semaines, et sur la grève leurs femmes et leurs filles étaient descendues pour l'adieu.

C'était un clair matin, avec du soleil qui frappait les pauvres cabanes et les dix chaumes pantalants qui faisaient tout Plouédic; et la tristesse de s'exiler s'augmentait de cette joie de lumière répandue maintenant sur ce coin de terre, où la vie était dure, mais heureuse tout de même dans l'odeur forte de l'océan.

Les bateaux, les filets, les plombs, les armatures de bois, les sacs où péle-mêle s'entassaient les biscuits et les vêtements, qui de longue date déjà sentaient l'algue et l'iodure, tout était paré; et les vieux et les jeunes, en route pour l'inconnu, sûrs de leurs voiles reprisées, de leurs bras brunis et bossus, de ce coup d'aile qui semble arrêter le poisson subtil à travers les profondeurs, jetaient à celles qui restaient, avec une vague prière à Notre-Dame-des-Falaises sur les lèvres et dans les yeux, la promesse d'un prompt retour.

Mais Yan Karadec avait pris à l'écart sa fiancée.

C'était la fille du pêcheur Michoué, la mer, une nuit sombre, avait saisi; et Anaïc Michoué vivait seule là-bas, dans la dernière mesure de Plouédic, à remailler les filets et les vanneries.

Elle avait poussé tout droit, devant l'immensité, fonctée d'air pur; ses dix-neuf ans s'épanouissaient dans une robustesse hardie, qu'atténuait à peine sa cote brune, effloquée sur les jambes nues, et aussi le regard très doux parfois, d'une douceur scintillante d'étoile, de ses yeux bleus.

Nul autre qu'Yan Karadec n'avait approché de ses lourds cheveux d'un blond obscur où le peigne n'eût point mordu, de sa bouche qui était comme une baie sauvage; sa main, elle ne l'avait laissée jamais dans une autre main.

Et Yan, maintenant, cachant la tête nue de sa fiancée dans ses bras clos, la berçant comme la mer tantôt allait le bercer lui, très tendre et pourtant grave, tandis qu'on embarquait déjà, Yan dit:

— Anaïc, tu es avec la mer tout ce que je redoute. Je pars, mais souviens-toi d'Yan Karadec qui t'a donné son cœur et qui a pris le tien. Pendant que je serai loin de toi, répète mon nom constamment, assieds-toi devant ma maison comme si j'y étais, ne sois pas triste en regardant le petit pays et la grand-route de l'eau; j'y reviendrai, pour sûr que nous nous reverrons!... C'est moi qui dois être triste, c'est moi; pendant de longues semaines, je vivrai sans rien que ton image dans toute mon âme... Toi, qui sais! tu peux rencontrer un homme pendant que le gare est au large, et ta es belle, et il n'y a point dans les villages que je connais, tout le long de la côte, de plus belle qu'Anaïc... Mais j'ai confiance,

je crois en toi, tu me garderas la foi promise.

Et ardemment Yan baisait ses cheveux; puis, il reprit:

— Si, pourtant... quelque chose arrivait, si tu n'étais qu'une femme, si je devais avoir perdu le bien que tu m'as donné et fait, écoute: tu le dirais, n'est-ce pas? Yan Karadec veut et doit savoir. Jure-moi donc que tu ne me cacheras point le vrai. Si c'est de la faute à toi, je verrai ce qui convient; si c'est la faute d'un homme, quel qu'il soit, il la payera et je nous vengerais. C'est juré!

Et Anaïc fit serment.

— A bientôt donc, à toujours, jusque dans la mort! dit alors Yan en se signant. Séparons-nous. Je compte sur Anaïc; mais encore une fois, la dernière, donne-moi tes lèvres, tes fraîches et chères lèvres qui me rendent ivre d'aimer, et qui vont rester veuves.

Il étroit qu'il suprême ment la fiancée silencieuse, dont le corps plia, et il reçut sur lui une larme chaude, qui avait l'éloquence d'un nouveau serment.

Puis, sans se retourner, Yan Karadec s'enfuit vers les bateaux.

À présent, la rive rocheuse est déserte, la vague capote sur l'abandon de tout, les pêcheurs de Plouédic, cinglant vers l'Islande, ne font plus qu'un point noir là-bas, et qui finit par descendre dans l'espace...

toujours à ce Yan Karadec, comme tu l'avoues, dans ce que je fais, dans ma peinture, tu retrouveras la mer qui l'a emporté loin de toi, et tu rêveras à lui.

Sans soupçon, sans défiance, doucement, Anaïc s'habitua. D'ailleurs, ne devait-elle pas être heureuse de parler d'Yan, et de son chagrin même, de montrer celui qu'elle aimait, de monter à un étranger son cœur très fidèle? Et une superstition même l'amenait auprès de Parvillac; cet homme, cet ami, avait dû lui être envoyé pour lui dire de bonnes choses, qui soutiennent et consolent...

Un soir, sans un mot, brusquement, n'y tenant plus, devant l'horizon mourant où s'engouffrait le soleil rouge, Parvillac la saisit, et comme d'une brûlure douloureuse il lui marqua les lèvres d'un baiser.

D'un bond, Anaïc s'était recampée sous l'agression, et avec une confusion stupide d'homme déjoté, Parvillac attendait sa colère.

Mais, à sa grande surprise, la colère d'Anaïc se fondit dans une soudaine et pure tristesse; elle parut moins offensée qu'émue de peine.

Comme il voulait s'expliquer, en secouant ce baiser dont elle était meurtrie, elle murmura simplement:

— Oh! ce que vous avez fait est mal!...

Et pensiva, à pas lents, elle s'éloigna.

Reculer, lui, devant un pêcheur de morne? avoir peur ou insipider pitié? se disqualifier à ses propres yeux? Elle ne connaissait ni Parvillac, ni le cœur de l'homme, la belle fille de Plouédic. Par bien! il resterait, et l'on verrait bien d'où soufflait la tempête!

— Mais tu aimais? demanda Yan Karadec en s'emparant sur l'heure de sa fiancée, aimé dans le jour et dans la nuit? Absent, si je t'étais devant toi sans cesse? As-tu remercié la mer qui me ramène?

— Oui.

— Tu n'as rien à me dire?... Anaïc, souviens-toi!

— Je me souviens...

— Le baiser que je t'ai donné est toujours là, à cette place sacrée qui m'appartient?

— Faiblement, d'une voix qui était comme un soupir, Anaïc répondit:

— Non.

Alors, dans la joie même des retrouvailles, brusquement farouche quand il avait au cœur un infus de tendresse, Yan Karadec exigea et apprit la vérité; et lorsqu'il eut noté, fouillé cruellement et pesé tous les détails il prononça:

— Cela suffit... Il y a une heure que je suis rentré, le bateau déchargé est déjà en paix dans la petite anse de Plouédic, mais il me semble que je ne serai réellement de retour qu'après le châtiment... Va, enferme-toi attends joyeuse et fière de ton gars; il y aura une justice.

— Yan!... Yan!

Et effiant son chien roux, un chien de pêche qui ne le quittait jamais, et qu'il avait dressé à son idée, Yan Karadec se dirigea vers la falaise.

Mais, le lendemain, tandis qu'avec une philosophie reconquise il avait repris son "étude", il vit Anaïc courir vers lui. On venait d'annoncer le retour des pêcheurs; Yan Karadec rentrait. Et Anaïc dit:

— C'est pardonné, je ne me rappelle plus, je ne vous en veux pas; mais Yan Karadec approche: il faut partir.

— Partir! fit Parvillac; et pourquoi? et comment partir ainsi?

— Ne savez-vous donc pas que j'ai juré de ne lui rien cacher. Je tiendrai mon serment, il faut, et mon Yan, lui, ne vous pardonnera pas... Craignez-le, il est terrible comme il est doux; ne vous livrez pas inutilement... Quittez Plouédic où il y a danger, sans perdre un instant; c'est moi qui vous le dis et qui vous en prie!... N'est-ce pas que vous m'écoutez?

Mais Parvillac, en la fixant d'un long regard, haussa les épaules.



M. JULES GUÉRIN.

tée, d'où le sang coulait sans force.

Et ayant rappelé son chien auprès de lui, radieusement, Yan Karadec s'assouvissait les yeux à ce spectacle d'horreur.

On pourrait bien le châtier à son tour, que lui importait! Il était satisfait. Dans ce visage d'ennemi, pensait-il, il n'y avait de frappé après tout que ce qui venait de pêcher; le baiser d'Anaïc, il l'avait repris, et seules sur ce visage, les lèvres qui avaient osé cela étaient mortes!

Les Explorateurs DE L'AFRIQUE.

La collision sanglante qui vient de se produire entre la mission Voulet-Chanoine et le détachement envoyé pour réprimer les désordres dont elle était accusée est sans exemple dans l'histoire des explorations des français en Afrique.

Le lieutenant-colonel Klobb et son lieutenant sont les premiers qui soient tombés sous les balles de leurs frères d'armes exaspérés par la colère, troublés par la fièvre équatoriale ou frappés de folie.

Cette catastrophe est si tragique, si difficile à expliquer, que l'on est tenu de n'en parler qu'avec une douloureuse réserve.

C'est une si vaillante élite que celle de ces jeunes français quittant la patrie, s'enfonçant dans les profondeurs du Continent noir, marchant à travers tout, sous le brûlant soleil ou sous les pluies torrentielles, en proie à toutes les privations, menacés de tous les dangers, guerroyant à la fois contre le ciel, le climat, le sol, les races indigènes hostiles, exclusivement soutenus par le sentiment de l'honneur français, la conscience du devoir, l'ambition d'aller planter le drapeau sur quelque terre inconnue, que leur courage aura voulu donner à la France!

A cette élite appartient Marchand. Avec quel ferveur de joie il atteignait Fachoda après trois ans de luttes fantastiques et meurtrières! Et à peine y avait-il arborés les trois couleurs qu'il était désavoué et rappelé par le gouvernement qui avait autorisé et encouragé son expédition!

Voulet, lui aussi, à qui la Société de géographie avait, il n'y a pas longtemps, décerné le prix René Caillié, avait un but. Il s'avançait au hasard, affrontant tous les périls, dans la région si peu connue qui sépare le lac Tchad, et il voulait prendre le premier possession, au nom de la France, de ce vaste et riche bassin qui nous ouvre le Sahara.

Que s'est-il passé dans le cerveau du malheureux à la nouvelle qu'il était destitué de cette gloire et que tous ses sacrifices s'effondraient? Nul ne saurait le dire, c'est le secret de demain.

Si cette Afrique inconnue a permis à nos officiers intrépides de conquérir des lauriers, ce n'a pas été sans de gigantesques efforts et sans qu'ils eussent à essuyer les plus amères déceptions. La mort n'a jamais été redoutée par eux. Ils prodiguèrent gaillardement leur vie pour la science et pour la patrie.

Il avait fait depuis longtemps le sacrifice de la sienne, ce René Caillié, qui se déguisait en marabout pour pénétrer dans des zones fanatiques où nul Européen n'avait encore mis les pieds.

Demandez à M. Savornan de Brazza ce qu'il a dû déployer d'initiative personnelle pour disputer à Stanley le partage du Congo.

Quand le colonel Flatters se met en route pour la seconde fois en la compagnie de Touareg félons, il n'a aucun souci de ce qui adviendra de lui-même; il n'a qu'une pensée: porter à travers le Sahara, le plus loin possible, le drapeau de la France!

Et de jeune sous-lieutenant Pellet, poète à ses heures, qui se jette en avant, méprisant tous les avertissements, victime de son imprudence!

Est-ce que Camille Douls a une hésitation quand il risque les étapes les plus aventureuses pour assurer sa découverte et relever pour la géographie contemporaine quelques degrés de plus?

Tous les mêmes, vous dis-je, tous pionniers et tous héros. Ce n'est pas leur faute quand ils ne deviennent pas martyrs. Ils sont aujourd'hui légion.

Depuis que la patrie a subi le deuil de 1870, il semble qu'ils aient redoublé de vigueur pour lui procurer sur ces champs lointains de l'étranger un peu de consolation et d'orgueil.

Ce que Faidherbe a fait au Sénégal, Dupuy et Francis Garnier et Henri Rivière l'ont fait en Indo-Chine.

Pour ne pas quitter l'Afrique, où vient de s'accomplir le sombre drame, quels espaces explorés et acquis depuis Archinard! On a

eu beau les abreuver des ingratitude et des affronts d'une politique incohérente et contradictoire, ils ont continué à pousser droit devant eux, n'écouant que leur foi de soldat et leur témérament de Français.

C'est le colonel Monteil, qui fait en même temps œuvre de savant et de guerrier; c'est le commandant Binger, qui plante notre civilisation entre le Congo et le Niger; c'est le jeune Mizon, enlevé depuis dans des circonstances si terribles, arraché du milieu de ses explorations belliqueuses; c'est le capitaine Tontée, rappelé pour avoir eu l'audace de s'emparer d'une station inoccupée sur le Niger et de l'avoir baptisée du nom d'Aremberg; c'est le lieutenant Gentil, remontant jusqu'à Chari; c'est le commandant Hourst, descendant et relevant tout le cours du fleuve noir.

J'en passe ou j'en oublie et des meilleurs.

Et dans cette région du Tchad, que nous convoitons légitimement depuis plus d'un quart de siècle, nous retrouvons le nom d'un autre jeune découvreur, Paul Crampel, tué, massacré en plein triomphe.

À chaque pas fait en avant, la gloire se mêle au plus pur de notre sang gaulois.

Témoin, cet admirable lieutenant Bonnier qui succomba aux portes de Tombouctou pour avoir voulu hisser le premier notre drapeau sur l'ancienne ville sainte de l'Islam.

Il n'y a pas de semaine que nous rapporte l'écho de quelque nouvelle promesse de nos soldats ou de nos géographes, dans cette vaste reconnaissance de l'Afrique que nous leur devons de posséder à cette heure, par moitié, du nord à l'est et jusqu'à ses rives du sud. Mais que d'existences, que de larmes, que de surprises nous a coûtées cette chevauchée, tour à tour pacifique et sanglante!

Qui nous rendra des soldats comme ce Casemajou, sorti des rangs, et qui fut un si grand cœur et une si brillante épée?

Et ce jeune maréchal-des-logis de Bernis, un fils de la noblesse de France, arrêté par un destin cruel dans sa course impétueuse?

Et l'intrepide Jacques d'Uzes, emporté avant lui par cette passion si française de la mère-patrie toujours plus grande?

Heureusement, il en est parmi la légion valeureuse, que la mort a épargnés et qui poursuivent sans faiblir leur carrière: le prince Henri d'Orléans, Gabriel Bonvalot, Liotard, de Béghag, Edouard Foa, et d'autres encore qui sont, pour leurs contemporains, autant de gloires et autant d'exemples.

pour être tout à fait charmante dans le rôle de Portia, du *Marchand de Venise*, et dans celui de Béatrice, de *Beaucoup de bruit pour rien*. Fine, spirituelle, captivante et enjouée, elle est d'une grâce pénétrante dans les scènes de pure comédie. Elle l'a dit elle-même: sa bonne étoile lui ayant fait rencontrer Irving, elle n'a jamais connu les soucis d'une direction.

Tel n'est pas le cas de mistress Bancroft, qui, enfant de la baïe, jouait la comédie toute gamine comme Céline Montaland, et de vint de très bonne heure directrice du théâtre du Prince de Galles. Quinze ans plus tard, elle prenait avec son mari, aujourd'hui sir T. Bancroft, la direction du théâtre de Haymarket. On se rappelle qu'un des grands succès de ce dernier comme comédien, fut dans *Odette*, qu'il interpréta avec Mme Hélène Modjeska, que Paris voit si souvent aux premières. Quant à mistress Bancroft, son nom semble s'être attaché à l'interprétation du rôle de lady Teazle, dans la fameuse pièce de Sheridan, *l'École de la médecine*.

C'est sous la direction de mistress Bancroft que mistress Kendal, la comédienne tout ou annonce les *Mémoires* pour cet homme, créa au théâtre du Prince de Galles, la *Papillonne* de Sardou, sous le titre de *Pétil* et la *Dora*, du même auteur, sous le titre de *Diplomacy*. Mistress Kendal prit dans sa suite la direction du Saint James Theatre avec son mari, M. Kendal, acteur distingué, qui fut le *Damsa* de Londres et se fit applaudir notamment dans le *Maître de Forges*.

Enfin, c'est également sous la direction de mistress Bancroft que mistress Lillie Langtry obtint son premier grand succès dans la *Rosalinde de Comme il vous plaira*, au théâtre Haymarket. Partie quelques temps après en tournée aux Etats-Unis, où elle gagna beaucoup d'argent, mistress Langtry revint en Angleterre, où elle fut deux fois directrice du Prince's Theatre. Elle y joua la *Princesse Georges* avec un certain éclat. Il y a quelques années, la charmante comédienne fut spécialement engagée par M. Wyndham, directeur du Criterion Theatre, pour créer le rôle de Suzanne d'Ange, du *Demi-Monde*.

Il est intéressant de rappeler que mistress Langtry a fait son éducation artistique sous la direction de Miss Henriette Hodson, une comédienne qui eut son heure de célébrité, mariée aujourd'hui à M. Henry Labouchère, le membre du Parlement, propriétaire de *Truth* et du *Daily News*, et ancien directeur du Queen's Theatre, à Londres.

À côté miss Ellen Terry et de mistress Langtry, brille en ce moment et d'un vif éclat mistress Patrick Campbell, qui a su se mettre hors de pair en interprétant la *Seconde madame Tangueray*, la pièce célèbre de Pinero. Mme Patrick Campbell n'est montrée moins heureuse en interprétant les héroïnes de Shakespeare, telles que Juliette et Ophélie. Mais elle ne reste pas moins une des promesses les plus brillantes de la scène anglaise.

D'ailleurs, le livre d'or des comédiennes d'outre-Manche est riche en noms célèbres, et on n'a qu'à se rappeler cette famille illustre des Kemble, la plus illustre famille dramatique que l'Europe ait jamais produite, pour voir passer devant soit la sibylle de plus d'une actrice éminente: Adolphe Kemble, Fanny Kemble et Sarah Kemble plus connue sous le nom de Sarah Siddons.

On a dit que Fanny Kemble, une des plus touchantes Juliettes qui ait paru sur la scène, quitta le théâtre à la suite de son divorce et alla à Paris où elle fit des conférences sur Shakespeare. Elle était la nièce de cette Sarah Siddons, qui fut la Rachel de l'Angleterre, jamais on n'avait vu sur la scène un port plus majestueux, des gestes plus nobles, une physiologie plus expressive, ni entendue une voix plus pure et plus harmonieuse, une diction plus remarquable. Son triomphe était le rôle de lady Macbeth, qu'elle jouait d'une façon saisissante. Personne n'a, depuis, interprété la scène de la folie comme Sarah Siddons.

Que dire de Henriette Smithson qui, étant venue donner une série de représentations de Shakespeare à l'Odéon, fit une si forte impression à Hector Berlioz, le premier soir, dans le rôle d'Ophélie? Il faut lire les pages où le célèbre musicien parle dans ses *Mémoires* de ce fait qui décida du bonheur de sa vie. Berlioz raconte comment, peu de temps après, à une répétition de *Romeo et Juliette*, il fit peur, par son attitude étrange, à miss Smithson qui ignorait son amour. Au lendemain de la représentation, la comédienne quitta Paris.

Longtemps après, miss Smithson devenait Mme Berlioz. Le musicien avait souffert cinq ans.

Les comédiennes anglaises qui passent pour avoir inspiré de grandes passions artistiques n'en ont jamais inspiré de plus touchante ni de plus illustre.

COMEDIENNES ANGLAISES.

Mistress Langtry, la célèbre comédienne anglaise, est allée passer sa lune de miel à Paris. On sait que mistress Langtry, qui garde son nom au théâtre — Lillie Langtry — vient d'épouser M. Hugo de Bathe, le fils aîné du général sir Henry de Bathe, baronnet du Royaume-Uni. La voici donc pour quelques jours au milieu de cette société parisienne dont elle sait bien apprécier le charme et l'esprit.

La célèbre comédienne était de retour vers la fin de la semaine, à Londres, où elle a repris la série de ses succès. Son apparition en lieu le 31 août, sur la scène anglaise dans les *Dégénéres*, une pièce nouvelle qui a inauguré la saison d'automne au théâtre de Haymarket. Fort goûtée du public anglais, très répandue dans le monde artistique d'outre-Manche, mistress Langtry est une sportswoman des plus distinguées. Elle est propriétaire d'une écurie de courses très appréciée: son cheval Mermaid, vainqueur de la coupe de Goodwood, n'est-il pas arrivé second, l'autre jour, au Grand Prix de Beauville?

Comme la plupart des grandes actrices anglaises, mistress Langtry a été directrice de théâtre. Il est remarquable, en effet, que l'exemple que nous offre Mme Sarah Bernhardt à Paris ait été jusqu'ici une sorte de règle pour les comédiennes d'outre-Manche, sans parler de celles des Etats-Unis, au nombre desquelles il faut citer la célèbre miss Fanny Davenport, morte récemment.

Seule, au nombre des comédiennes en vue de Londres, il faut excepter miss Ellen Terry, le premier rôle féminin de la troupe de sir Henry Irving, au théâtre du Lyceum. Miss Ellen Terry, qui passe pour la meilleure comédienne du Royaume-Uni, n'a jamais été directrice de théâtre. La raison en est bien simple. A trente ans, après avoir joué avec succès dans différents théâtres de Londres et de la province, elle entra au Lyceum. Elle n'en est jamais sortie. On sait que miss Ellen Terry, qui s'est essayée tour à tour dans l'interprétation des différentes héroïnes de Shakespeare avec un égal succès, passe à juste raison